



HAL
open science

Sur le bateau de Neurath

Hervé Dumez

► **To cite this version:**

| Hervé Dumez. Sur le bateau de Neurath. Le Libellio d'AEGIS, 2023, 19 (3), pp.59-63. hal-04349564

HAL Id: hal-04349564

<https://hal.science/hal-04349564>

Submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sur le bateau de Neurath

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Café Morny, 28 juillet 2023

Dehors, les flocons volètent sur un paysage engourdi de blancheur. Neubourg, aux confins de la Bavière, semble dormir. Les opérations sont arrêtées et l'armée du duc Maximilien a pris ses quartiers en cet hiver 1619.

C'est un soldat frileux qui n'aime rien tant que paresser sous son édredon le matin, s'abandonnant à ses réflexions. La petite chambre que réchauffe un poêle de faïence sur lequel il peut s'asseoir le dos contre la paroi brûlante lui est un paradis. Pourtant, il est taraudé. Cette nuit, un rêve l'a laissé au matin tremblant d'émotion. Comme il se doit, il l'a vécu comme s'il était la réalité. Peut-il savoir qu'il est désormais éveillé, ou doit-il se dire qu'il est toujours dans une irréalité qui a tous les aspects du monde vrai ? Formé aux mathématiques, il sait qu'il s'est parfois trompé. Y a-t-il moyen d'être sûr de quoi que ce soit ? Le doute est radical. Le voilà pourtant qui s'avise que doutant, il pense, et que pensant il est, même si tout ce qui l'entoure est peut-être illusion. Puis examinant le cours de ses pensées, il y découvre une idée étrange : celle d'un être parfait qui se doit d'exister puisque, s'il n'était pas, il lui manquerait quelque chose pour être parfait. Et que si ce Dieu est parfait et existe, il ne doit pas être trompeur. Et que donc le monde peut continuer d'exister dans sa douceur comme dans sa dureté. L'homme qui était perdu de doute a trouvé le fondement ultime de la connaissance sûre et vraie et le voilà rassuré. Sur les racines de la métaphysique la plus abstraite il a fondé la certitude de la connaissance.

Un petit jeune homme de santé fragile et d'esprit exceptionnel, avec lequel il a passé deux soirées à discuter, Blaise Pascal, notera alors dans ses papiers éparés : « *Descartes. Inutile et incertain.* »

Quelques siècles plus tard, un autre jeune homme frêle et instable, aux petites lunettes rondes, montre que les mathématiques elles-mêmes n'ont pas de fondement ultime, et même n'en peuvent pas avoir. Ce



*Le bassin d'Argenteuil avec un voilier, Monet (1874)
Dublin, 12 juin 2023*

sont les théorèmes d'incomplétude de Gödel. Mais s'il n'est nul fondement ultime sur lequel repose la connaissance, comment peut-elle fonctionner ?

William V. Quine, écrivant son livre *Le mot et la chose* (2010/1960) le fait commencer par une citation d'Otto Neurath :

Wie Schiffer sind wir, die ihr Schiff auf offener See umbauen müssen, ohne es jemals in einem Dock zerlegen und aus besten Bestandteilen neu errichten zu können.

Nous sommes comme des marins qui doivent reconstruire leur navire en pleine mer sans jamais pouvoir le démonter à quai et le reconstruire à neuf avec les meilleures pièces.

Il en existe une version plus longue :

Nous sommes comme des marins qui doivent reconstruire leur navire en mer ouverte et qui ne sauraient tout recommencer à zéro. Lorsqu'une planche est enlevée, il faut la remplacer par une autre et, pour ce faire, se servir du reste du navire comme d'un support. De cette façon, en utilisant les vieilles planches et le bois qui va à la dérive, le navire peut être totalement rénové, mais sa reconstruction ne peut être que graduelle. (Neurath 1973, pp. 198-199)

Contrairement à Descartes dans son poêle bien au chaud, nous ne sommes jamais en position de repenser tous nos concepts, toutes nos idées, nos manières de penser, nos théories scientifiques, d'un coup, pour les refonder. Si le bateau de la connaissance fait sans cesse eau, parce qu'un concept, une théorie, se révèlent pourris et devant être changés, le navire dans son ensemble continue de flotter tant bien que mal et nous nous appuyons sur ce qui tient encore pour changer la pièce défaillante en avançant toujours. Il n'y a pas de fondement, pas de connaissance totalement stable. Tout change, mais par morceau dans un ensemble qui tient de lui-même, même si, au gré de notre traversée sans fin, il finit par être totalement renouvelé.

Dans un autre texte, Quine a commenté :

Nous ne devons pas sauter à la conclusion fataliste que nous sommes coincés avec le schéma conceptuel dans lequel nous avons grandi. Nous pouvons le changer petit à petit, planche par planche, bien qu'entre-temps il n'y ait rien d'autre pour nous entraîner que le schéma conceptuel en évolution lui-même. La tâche du philosophe a été comparée avec justesse par Neurath à celle d'un marin qui doit reconstruire son navire en pleine mer. Nous pouvons améliorer notre schéma conceptuel, notre philosophie, petit à petit tout en continuant à en dépendre comme support ; mais on ne peut pas s'en détacher et la comparer objectivement à une réalité non conceptualisée. Il est donc inutile, selon moi, de s'interroger sur l'exactitude absolue d'un schéma conceptuel en tant que miroir de la réalité. Notre norme d'évaluation des changements fondamentaux du schéma conceptuel doit être, non pas une norme réaliste de correspondance avec la réalité, mais une norme pragmatique. Les concepts sont le langage, et le but des concepts et du langage est l'efficacité de la communication et de la prédiction. Tel est le devoir ultime du langage, de la science et de la philosophie, et c'est par rapport à ce devoir qu'un schéma conceptuel doit finalement être apprécié. (Quine, 1950, p. 632)

Neurath a poussé très loin son refus de tout fondement. Et il l'a fait, paradoxalement, en s'appuyant sur Descartes lui-même et son *Discours de la Méthode*, à propos d'un passage insuffisamment relevé souvent :

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le

plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir : car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. Et ainsi, les actions de la vie ne souffrant souvent aucun délai, c'est une vérité très certaine que, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables; et même, qu'encore que nous ne remarquions point davantage de probabilité aux unes qu'aux autres, nous devons néanmoins nous déterminer à quelques-unes, et les considérer après, non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent à la pratique, mais comme très vraies et très certaines, à cause que la raison qui nous y a fait déterminer se trouve telle. Et ceci fut capable dès lors de me délivrer de tous les repentirs et les remords, qui ont coutume d'agiter les consciences de ces esprits faibles et chancelants, qui se laissent aller inconstamment à pratiquer, comme bonnes, les choses qu'ils jugent après être mauvaises. (*Discours de la méthode*, 3^{ème} partie, « Quelques règles de morale tirées de la méthode »)

Dans le moment du doute radical, en attendant qu'il n'en ait trouvé la sortie, Descartes se trouve comme en une forêt profonde ou en pleine mer sur le plan de la morale et de l'action, sans savoir où se diriger : en attendant qu'il ait trouvé le fondement lui permettant de reconstruire l'ensemble des connaissances nécessaires, comment doit-il se comporter ? Il ressent alors le besoin d'une morale qu'il appelle « par provision » (provisoire, mais aussi avec l'idée d'une morale aussi à emporter avec soi dans la traversée de la vie comme recours possible). Neurath (1983) juge le texte remarquable, mais pense que Descartes ne va pas assez loin : le texte ne vaut pas seulement pour l'action, comme le pense le philosophe français en attendant que la connaissance puisse être assurée ; dans la mesure où il n'y a pas de fondement ultime, l'analyse vaut aussi pour la science. En physique, il faut parfois choisir entre plusieurs théories, et si les scientifiques croient souvent que la décision peut être rationnelle, ce n'est pas le cas. La décision, pense Neurath, se fait sur un « motif auxiliaire » du type de celui évoqué par Descartes : une théorie, par exemple, frappe par son élégance mathématique, ou fait l'objet d'une sorte de vote entre scientifiques (ou est jouée à pile ou face...). Croire en la rationalité du choix n'est qu'une illusion, un « pseudo réalisme. » Les physiciens qui lisaient Einstein étaient frappés par l'élégance mathématique de ses théories, mais renâclaient à les adopter parce que, selon eux, la physique était en train de tomber sous la coupe des mathématiciens.



Carnap pensait que le navire de la science avait une coque solide. Il estimait en effet qu'il fallait distinguer entre les vérités mathématiques et logiques et les énoncés scientifiques soumis à l'expérience et à l'observation. Les premières sont analytiques et d'une certaine manière tautologique (ce qui était l'idée du premier Wittgenstein, celui du *Tractatus*) ; les secondes sont synthétiques. Les premières ne sont pas susceptibles de révision. Si je dis : « *Un célibataire est un homme qui n'est pas marié* », cette vérité est analytique – le fait de ne pas être marié est la définition même du célibataire. On ne voit donc pas comment on pourrait remettre en cause la phrase : « *Un célibataire est un homme qui n'est pas marié.* » Par contre, les vérités d'expérience sont révisables. « *Tous les cygnes sont blancs* » est apparu faux lorsqu'on a découvert des cygnes noirs. Quine, qui avait été l'élève de Carnap à Vienne lors de son postdoc, et qui était devenu son ami et le resta, affirma dans un article célèbre (“Two Dogmas of Empiricism”) que la distinction entre analytique et synthétique ne tient pas. Pour

lui, “*No statement is immune to revision*” – aucun énoncé n’est protégé de la révision. Y compris les règles de la logique et celles des mathématiques. Aucune planche du bateau de la science ne résistera, un jour ou l’autre, à la révision. Mais si tout, absolument tout, dans le bateau de la science, est changé un jour ou l’autre, qu’est-ce qui lui donne son assise, qu’est-ce qui fait que la coque tient et que l’ensemble ne coule pas ? C’est Hilary Putnam qui a expliqué la solidité de la science, malgré le fait qu’elle révise tout un jour ou l’autre, en avançant la notion d’énoncé contextuellement *a priori* (“*contextually a priori statements*” – Putnam, 1983, p. 95). La science tient par des vérités qui un jour n’en seront plus, mais qu’il est raisonnable à un moment donné, dans un contexte donné, de ne pas remettre en cause, parce qu’on ne dispose pas des outils scientifiques permettant de démontrer qu’elles sont fausses. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, et même au XIX^e, les scientifiques n’ont aucune raison de mettre en doute le fait que l’espace est euclidien. Lorsque Lobatchevski invente une géométrie non-euclidienne, en publiant en 1837 un article rédigé en français, il adopte pour titre : « Géométrie imaginaire » et l’exercice peut sembler, en effet, n’être qu’un jeu sophistiqué de mathématicien imaginaire (et génial). Ce n’est qu’avec la relativité générale que les physiciens, après bien des débats et des hésitations, finissent par se convaincre que l’espace n’est pas euclidien. Durant longtemps, l’espace euclidien a donc été considéré et expérimenté comme un *a priori* contextuel, ce qui était épistémiquement raisonnable (“*epistemically reasonable*”). Avant que cette planche aussi n’ait fini par être remplacée.



L’image du bateau est belle. Elle est en réalité très ancienne : avant d’être celui de Neurath, le navire fut celui de Thésée. Ce n’est pas ici le fondement de la connaissance qui est en cause, mais la notion même d’identité.

Le navire à trente rames sur lequel Thésée s’était embarqué avec les jeunes enfants, et qui le ramena heureusement à Athènes, fut conservé par les Athéniens jusqu’au temps de Démétrius de Phalère. Ils en ôtaient les pièces de bois, à mesure qu’elles vieillissaient, et ils les remplaçaient par des pièces neuves, solidement enchâssées. Aussi les philosophes, dans leurs disputes sur la nature des choses qui s’augmentent, citent-ils ce navire comme un exemple de doute, et soutiennent-ils, les uns qu’il reste le même, les autres qu’il ne reste pas le même. (Plutarque, 1951, XXVII, p. 21)

Neurath avait dû un jour lire ce passage, peut-être dans un de ces cafés viennois où son père l’amenait enfant et adolescent, et où il dévorait les livres et les périodiques en attendant que son géniteur ait fini de travailler. La métaphore du bateau dit que rien n’est totalement assuré en ce monde et que pourtant nous arrivons à faire face, en changeant sans cesse et en nous adaptant, occupés en permanence à réparer quelque chose qui soudain, en nous et tour à tour, se dérobe ou défaille. Et à l’image de nos connaissances, que nous croyons pourtant très sûres et qui prennent régulièrement l’eau, devant être changées morceau par morceau, nos vies elles-mêmes, au gré de nos travaux, de nos amours et de nos jours, pièce par pièce, changent au point que rien en nous ne ressemble tout à fait à ce que nous avons été, ni à ce que nous serons ■

Références

Neurath Otto (1973) *Empiricism and Sociology*, edited by M. Neurath et R. S. Cohen. Dordrecht, Reidel.

- Neurath Otto (1983) “The Lost Wanderers of Descartes and the Auxiliary Motive (On the Psychology of Decision)” in, Neurath Otto, *Philosophical Papers 1913–1946: With a Bibliography of Neurath in English*, Dordrecht, Springer, pp. 1-12.
- Plutarque (1951) *Les vies des hommes illustres. Tome I*, Paris, Gallimard/Pléiade.
- Putnam Hilary (1983) *Realism and Reason. Philosophical Papers*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Quine Willard Van Orman (1950) “Identity, ostension, and hypostasis”, *The Journal of Philosophy*, vol. 47, n° 22, pp. 621-633.
- Quine Willard Van Orman (1953) “Two Dogmas of Empiricism” in, Quine Willard Van Orman, *From a Logical Point of View*, Cambridge, Harvard University Press, pp. 20-46.
- Quine Willard Van Orman (2010/1960) *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion.
- Verhaegh Sander (2017) “Boarding Neurath’s Boat: The Early Development of Quine’s Naturalism”, *Journal of the History of Philosophy*, vol. 55, n° 2, pp. 317-342.
- Zwer Nephthys (2015) *L’ingénierie sociale d’Otto Neurath (1882-1945)*, thèse de doctorat en Études germaniques de l’Université de Strasbourg, Strasbourg, 18 septembre.